

ODEON

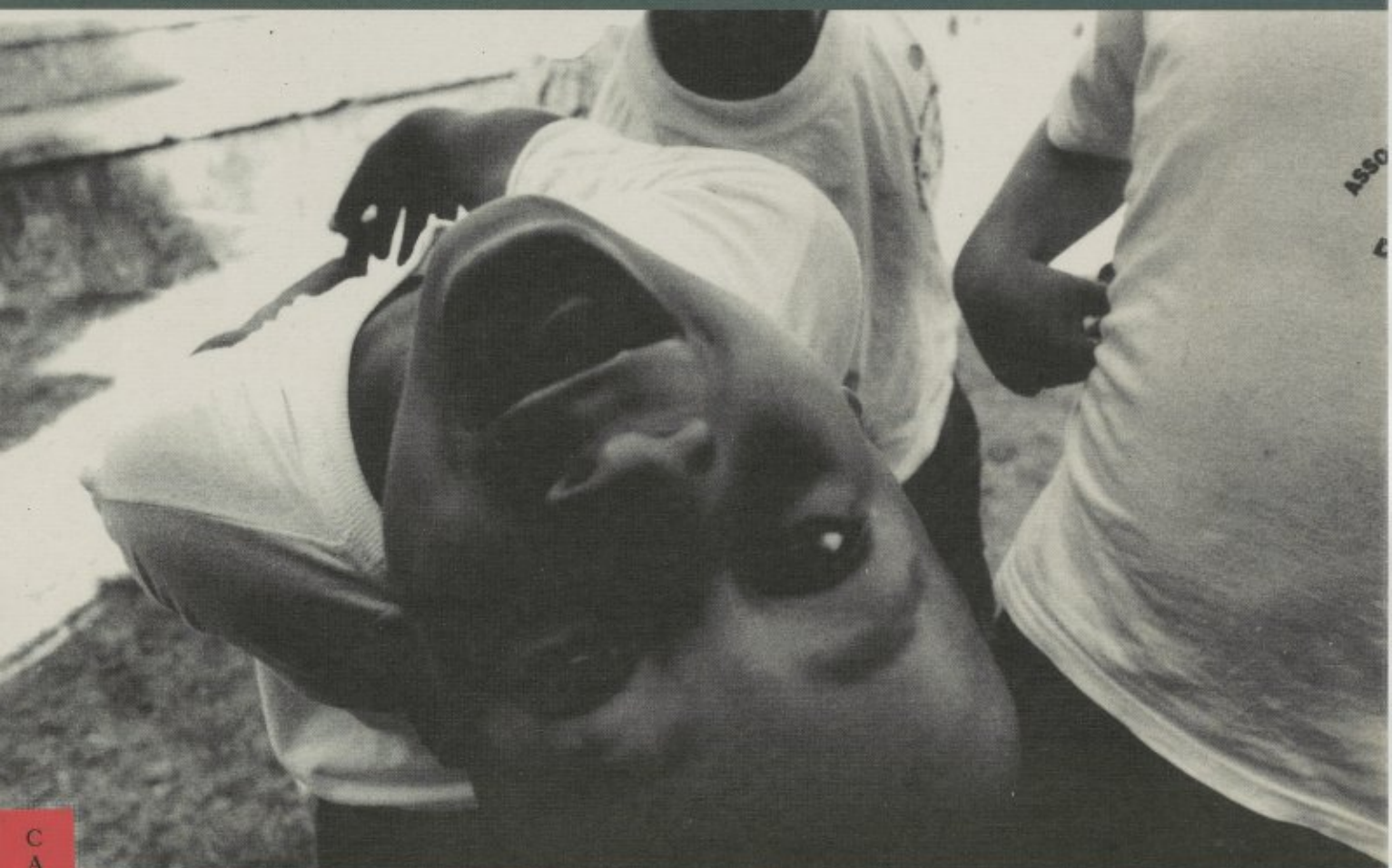
THEATRE DE L'EUROPE

8 - 13 JANVIER 2002

Identité Caraïbe

Théâtre - Musique - Littérature

avec L'Artchipel - Scène Nationale de Guadeloupe



C
A
R
A
I
B

mouvement



La Guadeloupe et le dialogue des continents à l'Odéon

un cœur de chauffe

Identité Caraïbe.
rend visible
du 8 au 13 janvier
au Théâtre de l'Odéon
une série de
questionnements sur la
mondialisation et
le brassage des cultures.
Au-delà de la
résurgence de la vitalité
créative de la Guadeloupe
et du créole. Identité
Caraïbe montre comment
un société émerge
de l'esclavage, puis du
colonialisme pour
s'inventer un imaginaire
à la fois unique
et universel.

L'Artchipel / Scène nationale de
Guadeloupe publie le second numéro
de *Déclaration l'Artchipel*
(2000/2003, « Territoire et Identité »),
splendide recueil de textes d'Ernest
Pépin, Frantz Succab, Raphaël
Confiand, Gisèle Pineau,
Maryse Condé, Hélène Migferon,
Daniel Maximin, Jocelyn Nagapin...
Rens. 05 90 99 29 20, et par mail :
lartchipel@wanadoo.fr

Quels rapports entre la Conférence de Durban sur les réparations post-esclavagistes et les attentats du 11 septembre ? Qu'est-ce qui unit les émeutes anti-mondialisation du G8 et le statut de pré-indépendance qui gagne du terrain en Guadeloupe ? A priori les liens ne ressortent que d'un réseau de présomptions, d'hypothèses plus ou moins calibrées sur les effets de la mondialisation, dans ce qu'elle a une histoire qui remonte aux conquêtes occidentales. On fait plus que pressentir que ce sont les rapports Nord-Sud qui sont les déclencheurs, pour parti et fanatisme mis à part, de la déflagration qui ouvre le XXI^e siècle. Comme si quelque chose explosait, dans différentes régions du monde, dans le même temps, par une arborescence de causes et d'effets tous reliés à une structure imaginaire de l'autre dominante par temps de globalisation et sous modèle Nord-américain. La Guadeloupe est l'un des cœurs de chauffe de cette accélération de l'histoire, dans une inversion proportionnelle à l'exiguïté de son territoire. Elle concentre sur elle toutes les ambiguïtés du regard français porté sur une ancienne colonie, départementalisée au moment même où l'Algérie, le Vietnam, l'Afrique noire, se soulevaient contre leur occupant. De l'autre côté, les guadeloupéens commencent à peine à voir aboutir leurs revendications identitaires, les plus fondamentales, comme la reconnaissance de leur langue natale : le créole.

La manifestation Identité Caraïbe ne se signale pas comme le retour du refoulé (l'ancien esclave admis dans les ors de la République culturelle), mais comme on accueille, d'égal à égal, des créations porteuses d'une vitalité hors du commun, de questions posées à notre continent et au-delà. Il faut remonter à l'acte de naissance impossible de la Guadeloupe pour comprendre, en quoi, l'identité est une composante majeure de son destin. C'est elle qui nous renseigne aussi sur les temps modernes qui viennent, faits de mises en relations multiples, complexes, et souvent contre-nature. Ainsi, dans l'imaginaire caribéen fusionnent deux événements aveuglants ; voilà des contrées qui se bâtissent tour à tour sur l'extermination des peuples indiens (caraïbes), et sur la déportation et la traite négrière de milliers d'êtres humains. Double crime contre l'humanité, dont le dernier vient à peine d'être reconnu officiellement par l'Etat français. Ne jamais perdre de vue, que l'origine de la Guadeloupe a été abrasée, qu'elle doit sans cesse vivre à l'intérieur d'une histoire dont les mythologies restent à constituer, comme preuves, archives, mémoires. Modestement (donc avec pas mal d'orgueil), ce sera l'un des programmes d'Identité Caraïbe de " refaire l'histoire " dont ces pays ont été dépossédés.

On est bien loin de clichés tels que le devoir de mémoire, la réclamation victimaire et son chantage, mais bien plus proches d'une réactualisation de ce qui a été méprisé, occulté. A savoir qu'il existe une étrangeté radicale, une mixité ouverte sur le monde, une américanité au sens géographique, qui travaille la France dans sa périphérie. C'est l'immigration de l'intérieur qui vient se dévoiler dans l'un des plus grands théâtres de l'hexagone. Même les ténèbres ont un cœur, un espace mental et physique dont la richesse nous échappe, si nous ne nous aventurons pas à sa rencontre. Ce lieu peut-être festif, chargé d'une poésie différente, de sons et de musiques, comme ces groupes et musiciens guadeloupéens (Miflé, Akiyo, Alain Jean-Marie, Ralph Thamar) dont les harmonies heureuses ou mélancoliques renvoient à l'indécidable des racines. Le sang mêlé de la musique des Caraïbes vient battre dans Paris, il est lui aussi né du viol des esclaves par les maîtres blancs, comme de l'amour libre des métis, de la révolte du marronnage, du cannibalisme culturel prôné par Césaire. Salsa, zouk, jazz, danses traditionnelles de la France du XVIII^e, mais aussi le tambour du Gwo Ka et le Lewose, héritage du monde de la nuit, des esclaves regroupés pour faire exister une culture hors des frontières de l'oppression. Liens avec l'Afrique, autant que formation d'une créolité autonome, ainsi qu'on la retrouve dans les pièces du Répertoire Créole. Le metteur en scène Moïse Touré a monté des textes traduits en créole ; et ce travail a quelque chose de fondateur, car au fur et à mesure que s'invente une langue, des écrivains sont convoqués pour la constituer.

Ce moment est une charnière, un basculement : la Guadeloupe devient ce territoire traversé par l'histoire passée et en train de se faire. Un autre imaginaire du monde s'y met en place, malgré les difficultés sociales, économiques, politiquement structurelles, en instaurant ce qui sera l'un des points d'orgue de la manifestation Identité Caraïbe : un dialogue de continents. Des écrivains caribéens et de la diversité mondiale (Raphaël Confiand, Eduardo Manet, Maryse Condé, beaucoup d'autres encore) viennent pour échanger – rendre compte d'œuvres qui essaient de saisir, en quoi, ce qu'Edouard Glissant appelle une " Poétique de la Relation " devient inéluctable.

Cela fut l'idée de Claire-Nita Lafleur, la directrice de l'Artchipel / scène nationale de Guadeloupe, de poser les questions d'un archipel particulier, et tout à la fois relié aux espaces et aux temps qui l'environnent. Qu'en est-il des héros guadeloupéens, comme Delgrès, qui ont refusé le retour en esclavage en 1802 ? A quoi s'irrigue l'inconscient caribéen, alors que les cyclones, les cataclysmes, font peser une menace aussi lourde que l'étaient les coups du maître ? Un sixième continent caribéen peut-il voir le jour, dans quelles conditions géopolitiques ? Une Guadeloupe culturellement indépendante peut-elle l'être sans une autonomie politique ? Tous ces questionnements n'auront pas de fin avec Identité Caraïbe, ils auront seulement tenté de se frayer un passage, échappant, un temps, aux logiques du pire, à la négation de l'homme par l'homme.

Théâtre, Caraïbes et ère globale



photo : Robert Charlot (Etre ensemble)

Metteur en scène du « théâtre monde » et du voyage.

Georges Lavaudant, directeur de l'Odéon, s'entretient avec

Moïse Touré de la langue, de la traduction en créole,

de l'étranger et de la place du théâtre dans la globalisation.

Qu'est-ce que vous pensez de la réflexion de Peter Stein qui désigne le théâtre comme une forme purement occidentale, voire uniquement européenne, de naissance grecque ?

Georges Lavaudant : Il y a une part de vrai dans cette pensée, elle est heureuse et malheureuse, dans le même temps. La question fondamentale reste de savoir s'il y a un récit fondateur, valide pour toute l'humanité. Il faut se déplacer vers d'autres récits des origines, que ceux proprement occidentaux, comme la Bible ou le Panthéon grec. On ne peut pas recouvrir tous ces récits par un eurocentrisme culturel, sous prétexte que la civilisation occidentale s'est imposée un peu partout dans le monde.

Edouard Glissant voit l'évolution de la tragédie, dans l'ère mondiale, comme tournant le dos à la figure du héros exclusif de l'autre, c'est à dire se construisant contre l'étranger, le perse, le barbare, par son sacrifice au nom de la communauté ; il donne l'exemple d'une ambiguïté de l'héroïsme avec sa pièce Toussaint Louverture.

Moïse Touré : Cela revient aussi à interroger la nécessité du mythe dans les Caraïbes. Lorsque les Africains et les Européens sont arrivés aux Antilles, ils ont dû inventer d'autres mythes, parce que l'espace était neuf. Le mythe fondateur universel n'existe pas, à chaque fois les affrontements, l'espace naturel, obligent à repenser sa constitution. En Guadeloupe, l'invention du monde est racontée à travers les contes, qui n'ont rien à voir avec les textes des origines bibliques. Toussaint Louverture ou Delgrès¹, sont des héros d'un autre type, ils existent par rapport à leur territoire et leur histoire caribéenne. La nécessité grecque de la « cérémonie » démocratique de la communauté, on la retrouve partout sous différentes formes, par la musique, la danse, les griots en Afrique.

Est-ce que pour vous la littérature n'a pas été un moyen d'échapper à un théâtre qui représente la langue nationale, le lien à l'Etat, à une forme trop européenne justement, pour arriver à ce que l'on peut appeler un dialogue transversal de continents ?

G. L. : C'est vrai, mais ce passage par la littérature, la mixité des éléments du monde, je l'avais déjà effectué dans mon propre pays. Cela n'a fait que s'accroître en allant pratiquer le théâtre ailleurs. La littérature et l'expérience de l'étranger m'ont permis de sortir du théâtre, de faire exploser les cadres de la représentation. D'ailleurs, les romanciers qui vont m'intéresser, comme Le Clézio ou d'autres, sont ceux qui cherchent à travers leurs œuvres le « roman du monde ».

M. T. : La sortie de la langue nationale est très importante, tous les auteurs auxquels je me confronte abordent cette étrangeté de la langue de l'autre. Que ce soit Koltès ou Genet, ils transportent de l'impur par rapport au théâtre, ils font intervenir l'étranger de manière radicale. Inconsciemment, je suis allé chercher des dramaturges extrêmement français, mais qui avaient la capacité de faire intervenir la figure étrangère dans la langue nationale. Cela me permettait de me situer toujours du côté du minoritaire, contre la majorité nationale.

Vous avez une expérience commune, d'un travail théâtral dans une autre langue, que ce soit en indien, en espagnol, en créole ou en bambara, quels changements d'axe cela suppose-t-il ?

G. L. : Une autre attention au corps, à l'espace, à une musicalité que l'on s'invente, fantasmatique, parce que lorsque l'on entend de l'hindi, de l'ourdou, du vietnamien, bien évidemment on ne comprend pas le sens, on ne suit que les inflexions harmoniques de l'acteur. Mais c'est justement dans cet écart que la beauté arrive, dans cette part irréductible que seul le théâtre maintient comme telle.

M. T. : Le créole est une langue qui n'a pas été reconnue, qui a été méprisée. C'est pourtant à travers elle que l'on peut entrer en contact avec le pays réel. Elle est parlée partout, dans les communes, les villages, et elle nous oblige à garder cette part secrète du théâtre, à travers le voyage intérieur que nous fait parcourir la langue étrangère. ■ ■ ■



■ ■ ■ G. L. : Est-ce que ta « bâtarde » dans le très bon sens du terme, tes allers et retours entre la France et l'Afrique, ne te rendent pas plus sensible à la renaissance du créole, qui est un mélange des deux ?

M. T. : Dans un sens très particulier, la reconnaissance de mots oubliés, de syntaxes du patrimoine français, mais que l'on ne connaît plus. N'étant pas occidental de naissance, l'accès à l'ancien français me fait m'approcher d'une origine qui n'est pas la mienne. En Guadeloupe, l'idiome créole se mêle avec une manière africaine, imagée, de fouetter la langue, que je reconnais.

Comment expliquer que dans vos textes autobiographiques, portés au théâtre comme *Vera Cruz*, il faille partir de l'étranger pour revenir et toucher au plus près de soi, qu'est-ce qu'implique ce détour ?

G. L. : D'abord un démarrage pour l'écriture, les pays sont des fictions avant même de commencer à écrire. L'espace intérieur et le lieu du dehors communiquent étroitement, jusque dans la langue qui est réinventée, rêvée à travers les paysages réels de l'ailleurs. Elle est pliée par le divers pour sortir du classicisme de la langue française. En ce sens, l'écriture de Le Clézio se rapproche plus de celle de Stevenson que de Racine, dès le Procès-Verbal, il traverse Nice, mais comme dans un roman de Melville.

M. T. : Avec Pawana, son texte devient même l'enjeu du dialogue avec le poète qui le traduit en créole : Raphaël Confiant. Cela replonge la question de la création de la langue au cœur de la poésie, donc du territoire, de l'identité et de la politique. Cela démontre encore plus, à quel point la Guadeloupe c'est la France à l'étranger ; c'est à la fois l'Europe et ça ne l'est pas. Traduire oblige à sortir de la confusion identitaire.

G. L. : La traduction est un geste d'une importance immense, avec le créole la responsabilité est encore plus grande, puisque la langue ne s'est pas encore fixée dans l'écrit.

Propos recueillis par Y.C.

1. Delgrès fut le général qui s'opposa au rétablissement de l'esclavage par Bonaparte, figure héroïque célébrée en Guadeloupe cette année pour le bicentenaire de son sacrifice, avec ses soldats, à Matouba en 1802 où il se dynamita plutôt que de se rendre.

ÉDOUARD GLISSANT UN PROCESSUS DE CRÉOLISATION

Ecrivain mondialement reconnu, Édouard Glissant a créé à partir du laboratoire caribéen une poétique de la "Relation". Une pensée de la dissémination contre la standardisation.

La pensée archipelique n'impose pas, elle est une pensée de l'errance, du déplacement, et non plus une pensée de l'imposition. Elle dit que le lieu n'est pas contradictoire avec l'ailleurs, que notre nature ne s'oppose pas à la relation, comme le poétique ne s'oppose pas au politique. Nous allons vers un chaos-monde imprévisible et imprédictible, que l'on peut à peine concevoir aujourd'hui. Pour l'aborder, il faut abandonner toute idée ou esprit de système. Le disséminé, le nomade, n'obéit à aucun système de dépendance, tout en étant inter-dépendant. Il est distinct de l'autre, et c'est en étant distinct qu'il peut échanger, créer la relation. Dans cette mondialisation l'être ne peut plus être pur et sauf de l'autre, c'est un bouleversement total, pluri-culturel du monde. Nous n'avons pas encore idée de ce qu'implique une pensée non-systématique, ouverte, sans hiérarchie de valeurs, refusant la centralité. La créolisation est ce processus de changement de monde, c'est un passage permanent, où les disséminés se changent en échangeant. Il y a un processus inéluctable de créolisation qui est déjà là, qui est en marche dans le monde. Dans les rues de Dakar et d'Abidjan, il y a des langues qui se créent, par les enfants des rues, avec l'introduction du français et de l'anglais dans la langue africaine. Ce mélange est toujours temporaire, il ne cherche pas à obtenir un résultat. L'esprit humain doit affronter cette pensée du passage. Le risque qu'en-courent les disséminés, c'est d'être en suspension dans l'air, privés d'histoire et de lieu, coupés de leur passé ; ils sont voués alors à être éliminés. Notre lieu doit être ouvert, s'il se ferme, il n'y a pas de rencontre, pas d'échange possible. La standardisation mondialisée ressemble à cette fermeture, c'est la pensée de l'Un poussée à ses extrêmes. Si j'estime que, sans cesser d'être moi, je peux être changé par l'autre - en échange avec lui - et le changer sans qu'il cesse d'être lui-même, je fais échec à la standardisation, comme à l'assimilation. Nous avons appris cet échange dans les Caraïbes. Que l'on puisse être entièrement soi et ouvert. Avec mon ami Derek Walcott¹, qui est de Sainte-Lucie, et donc élevé dans une culture britannique, nous n'avons pas les mêmes réactions. Pourtant, il se parle le même créole en Martinique et à Sainte-Lucie, mais nous sommes semblables et différents. Nous avons la même pensée baroque, le même humour, qui n'est ni l'esprit français ni l'humour anglais, qui est autre chose, et nous avons surtout la même manière de manier les mots.

Édouard Glissant, propos recueillis par Y.C.

1. Poète et prix Nobel de littérature.

THÉÂTRE EN CRÉOLE

mardi 8 janvier → 19h et samedi 12 janvier → 15h30	Etre Ensemble	Grande Salle
mercredi 9 et jeudi 10 janvier → 18h et samedi 12 janvier → 17h	Tabataba	Petit Odéon
mercredi 9 et jeudi 10 → 20h et vendredi 11 janvier → 18h	Pawana	Petit Odéon
dimanche 13 janvier → 14h	Après-midi contes	Petit Odéon
vendredi 11 janvier → 20h	Dialogue de Continents	Grande Salle
samedi 12 janvier → 14h	Histoire et imaginaire caribéens	Grande Salle
samedi 12 janvier → 18h	Le passage des langues	Petit Odéon
dimanche 13 janvier → 16h	Gran Kozé : Delgrès	Grande Salle
mardi 8 janvier → 21h	Mitflé	Grande Salle
vendredi 11 janvier → 22h	Alain Jean-Marie	Grande Salle
samedi 12 janvier → 21h	Akiyo	Grande Salle
dimanche 13 janvier → 18h	Ralph Thamar	Grande Salle

ODÉON - THÉÂTRE DE L'EUROPE 1, place de l'Odéon - 75 006 Paris - Métro Odéon - RER Luxembourg
Renseignements et location 01 44 41 36 36, www.theatre-odeon.fr, www.ticketclik.fr, FNAC-Agences